

Modiano ou l'éternel retour

Alors que la Pléiade annonce la publication en deux tomes de ses œuvres complètes pour le printemps, le Prix Nobel poursuit son art de l'épure.

PAR CLAUDE ARNAUD

Tous les deux ans, la silhouette d'un personnage longiligne errant dans Paris en quête d'un passé qui lui échappe envahit les étals des librairies. Ce schéma directeur, Patrick Modiano le travaille en l'épurant à chaque fois, ôtant çà et là une métaphore inutile pour ne laisser que des descriptions resserrées et des esquisses de dialogues. Tel Giacometti reprenant à l'infini la même silhouette en marche vers nulle part, sans jamais être satisfait du résultat, il peaufine le portrait de ses anti-héros en les floutant, jusqu'à les réduire à des figurines en imper se fondant dans la nuit.

Un ancien Premier ministre anglais, qui reçut soixante ans avant lui le prix Nobel de littérature, disait de l'écriture: «*Au début, c'est un jeu, puis c'est une amante, ensuite c'est un maître, et ça devient un tyran. La dernière phase est celle où, sur le point de vous résigner à la servitude, vous tuez le monstre et le jetez au public.*» Modiano donnerait sans doute raison à Churchill. Quoique grand (1,95 m), l'*Homo Modiano* de cette rentrée, Van Walle de son nom, a pris de l'âge et du poids. Mais cet «*éléphant*», comme il se surnomme, est en porcelaine. Délicat et réservé, il travaille comme correcteur pour un éditeur parisien tout en considérant que «*spectateur nocturne*» est sa vraie profession. Brouillé avec notre époque de portables, il passe son temps à observer ses voisins à la jumelle, puis à les prendre en filature, comme les enquêteurs de l'agence Dubly dont le visage chapeauté, mi-masqué par un journal ouvert, illustrait les annuaires d'autrefois. Convaincu de retrouver en eux des témoins de son passé, il téléphone à ces voisins dans l'espoir de s'immiscer dans leur



Modiano peaufine le portrait de ses anti-héros en les floutant, jusqu'à les réduire à des figurines en imper se fondant dans la nuit.

vie et de percer leurs secrets, tel le passe-muraille de Marcel Aymé.

Aimanté par les lieux ayant traversé intacts les décennies, les cafés ayant gardé leur juke-box et les Studebaker encore en circulation, il vit dans un recoin du XV^e arrondissement où les horloges semblent avoir cessé de tourner et les habitants de vieillir – quand ils n'auraient pas définitivement quitté leur appartement en oubliant d'éteindre. Lui seul semble prendre de l'âge, dans ce quartier sous cloche qu'il n'a plus quitté depuis dix ans. Comme s'il était piégé dans une de ces capsules spatiotemporelles que la science-fiction aime à imaginer et qui, épousant fidèlement la réalité, engendre ici un fantastique doux.

Brouillé avec notre époque de portables, le personnage observe ses voisins à la jumelle.

Comme tant d'autres *Homo Modiano*, Van Walle rêve sans l'avouer de revivre sa jeunesse, mais il en a bien sûr oublié les quatre cinquièmes, comme nous tous. Cet amnésique n'a donc d'autre choix que de collectionner les indices la lui rappelant, jusqu'à se changer

en hypermnésique. «*Ces instants qu'il avait vécus autrefois..., écrit-il, d'autres les vivraient après lui. Les mêmes gestes, le même visage qui ne vieillirait jamais... et cela jusqu'à la fin des temps, tandis que lui, Van Walle, poursuivrait seul sa marche le long d'une avenue déserte, du pas lourd et mélancolique de l'éléphant.*» Miserait-il, comme Modiano, sur l'«*éternel retour*» pour se prolonger ? ●

L'Éléphant, de Patrick Modiano (Gallimard, 112 p., 16 €).